

Isnard, Hildebert, Racine, Jean-Bernard et Reymond, Henri (1981) *Problématique de la géographie*. Paris, Presses universitaires de France, 262 p.

Paul Villeneuve

Volume 27, Number 70, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021596ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021596ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Villeneuve, P. (1983). Review of [Isnard, Hildebert, Racine, Jean-Bernard et Reymond, Henri (1981) *Problématique de la géographie*. Paris, Presses universitaires de France, 262 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 27(70), 126–127. <https://doi.org/10.7202/021596ar>

ISNARD, Hildebert, RACINE, Jean-Bernard et REYMOND, Henri (1981) *Problématiques de la géographie*. Paris, Presses universitaires de France, 262 p.

Décidément, la géographie d'expression française devient plus complexe. Finis les jours faciles où il suffisait de distinguer géographie physique et géographie humaine d'une part, géographie régionale et géographie systématique d'autre part. Finis les jours simples d'une géographie vidalienne, discipline à contrôle idéologique centralisé, sorte de sous-produit académique de l'alliance entre la bourgeoisie et la « vieille France » des bourgs et des campagnes (Lipietz, *Le Capital et son espace*, p. 45), alliance qui suivit la Commune, et se forma contre le prolétariat. Pendant que les géographes anglo-saxons découvrent Reclus, la géographie française, elle, devient écologique, systémique, behavioriste, déconventionnelle, néo-marxiste, critique, etc. C'est à cette multiplication, pour ne pas dire cet éclatement, que s'adresse ce livre, plus par anticipation que par rétrospective, puisque la complexification de la géographie française n'en est qu'à ces débuts.

Trois auteurs, trois plaidoyers, qui se différencient plus qu'ils ne s'opposent. Et une préface de Pierre George qui, du sommet d'une pyramide disciplinaire fortement hiérarchisée, regrette l'envahissement par la pensée systémique : « Il ne reste plus à la géographie que d'articuler en espaces hiérarchisés, homogènes ou non, les divers éléments du système » (p. 11).

Isnard plaide pour ce qu'il appelle « une problématique empiriste de la géographie ». En citant, dans un même élan, Canguilhem, Althusser, Ladrière, Einstein, Eysenck et Braudel, il soutient que l'observation des faits est seule capable de mener à la vérité scientifique « par la destruction de l'idéologie qui voile le réel » (p. 22). Après avoir admis aussi facilement cette opposition entre science et idéologie, on peut supposer que c'est sur le terrain de la science qu'il pense se placer pour nous proposer une suite « d'évidences » au mieux tautologiques et au pire assez « idéologiques ». Ainsi, après avoir défini l'espace géographique comme l'organisation de l'habitat construit par l'Homme (p. 21), il nous dit : « L'espace géographique est un produit social : c'est là une évidence » (p. 24). On apprend aussi que l'homme reste un « animal agressivement territorial » (p. 26). De Fossaert, Isnard retient la notion d'instance tout en lui donnant le sens que Fossaert donne à la notion de niveau. Ceci l'entraîne dans des considérations, en vrac et assez banales, sur la dominance relative de certains facteurs explicatifs du réel social. On se fait ensuite dire qu'il « est probable que l'Humanité ne manquera jamais de ressources énergétiques » (p. 33), et que le mode de production capitaliste a émergé en Europe occidentale au 19^e siècle (p. 37). Isnard élabore sa « problématique empiriste » autour des rapports entre espace géographique, société et espace écologique. L'entreprise est louable mais les résultats décevants. Sous une terminologie un peu renouvelée, se cachent certains des vieux démons de la géographie traditionnelle, et tout particulièrement cette oscillation entre la pléthore descriptive et l'interprétation tous azimuts. Le joyeux collage auquel se livre l'auteur est agréable à lire. Il est toutefois typique d'une démarche qui, en raison de sa faible préoccupation méthodologique, ne conduit guère au-delà d'un certain possibilisme.

Les deux autres parties du livre s'attachent d'abord à des questions de méthode. Racine, dès le départ, assume le caractère idéologique du discours géographique en général, et du sien en particulier. Son but est de contribuer à l'explication des démarches méthodologiques qui se côtoient présentement en géographie d'expression surtout anglaise. Il identifie cinq facteurs ayant contribué au renouvellement de la problématique géographique traditionnelle : l'élaboration de théories de la diffusion qui révèlent le rôle de l'homme dans le changement social ; la mutation instrumentale, et peut-être même épistémologique, associée à la mise en œuvre de l'analyse multivariée et de l'analyse systémique ; le maniement de l'abstraction appris des économistes spatiaux allemands ; le recours à des notions géométriques pour formaliser les descriptions de l'espace géographique ; et l'intégration de notions behavioristes pour rendre compte du comportement spatial des individus et des groupes. Pour Racine, ces cinq courants témoignent d'une diversité extrême de la « nouvelle géographie ». Je me demande, pour ma part, si au-delà d'accrochages ponctuels, il n'y a pas une profonde unité de vue partagée par les praticiens de l'analyse systémique et ceux de l'analyse behavioriste. En dernière analyse, ces cinq courants se fondent tous plus ou moins sur une conception néo-positiviste de la connaissance. Ceci est d'ailleurs confirmé par la façon dont Racine aborde les courants critiques de la « nouvelle géographie ». Ceux-ci, qu'ils se réclament de la philosophie marxiste, de la phénoménologie ou

de l'humanisme, procèdent tous à une critique du positivisme, le plus souvent implicite, de la « nouvelle géographie ». Après avoir accordé quelques pages à chacun de ces courants critiques, Racine se prononce favorable à un « pluralisme existentiel » pour la géographie moderne. Il nous donne un aperçu de ce « pluralisme sans éclectisme » : l'approche systématique y jouerait le rôle d'une théorie de l'enquête empirique ; les modèles itinérants (*middle range theories* de R.K. Merton) serviraient à organiser la description ; le discours marxiste fournirait des principes directeurs et indiquerait des tâches à résoudre. Enfin, ce pluralisme serait éminemment attentif à la question de « l'échelle de pertinence », dans la mesure où : l'échelle est intimement liée au processus d'abstraction propre à la connaissance elle-même ; à des échelles données correspondraient des approches données. Mais la notion d'échelle est difficile à manier. Elle renvoie à la fois aux rapports entre l'individu et la société et aux rapports entre l'objet à connaître et le sujet connaissant. C'est pourquoi Racine conclut prudemment, sans véritablement faire de choix, un plaidoyer qui est plus un questionnement. Je ne suis pas sûr que le pluralisme de Racine ne verse pas quelquefois dans l'éclectisme. La richesse de son questionnement et la justesse d'un grand nombre de ses remarques philosophiques et méthodologiques contribuent toutefois grandement à « expliciter » le processus de production du savoir géographique. C'était le but visé et il me semble atteint.

Dans la troisième partie, Reymond se fixe un but à la fois plus exigeant et plus étroit. Il nous annonce, en contraposition à Isnard, qu'il va plaider pour une problématique « théorique » de la géographie. Il s'empresse toutefois d'ajouter que cette problématique ne porte que sur le « spatial ». Reymond nous propose une « chorotaxie expérimentale ». En cela, il n'est pas loin des Bunge, des Dacey et des Warntz. Sa démarche consiste à mettre à jour des « lois spatiales » qu'il conçoit comme autonomes par rapport aux superstructures culturelles. « Les systèmes de valeur des représentations mentales "constitutifs d'une société au même titre que les infrastructures" ont leur logique propre, qui peut conduire à une mauvaise manipulation des éléments tristement physiques et matériels de l'espace, qui ont la leur aussi » (p. 179). Le plaidoyer de Reymond est éloquent. Il plonge au cœur de la théorie générale des systèmes pour refaire surface porteur d'une conception de la science géographique comme théorie des processus d'espacement. Il me semble que cette conception se présente comme une version élargie et sophistiquée du principe de « proximité optimale » énoncé par Bunge dans *Theoretical Geography*. Elle apparaît aussi comme une relance du thème de l'espace « qu'on occupe », développé par Hagerstrand dans sa contribution à *Directions in Geography*, en complémentarité à cet autre thème de l'espace « qu'on traverse ». À la différence toutefois de Bunge et de Hagerstrand, Reymond se préoccupe largement des fondements épistémologiques de sa conception de la science géographique. Certains de ses arguments sont un peu difficiles à suivre. Par exemple, lorsqu'il déduit, du principe philosophique de séparation entre l'objet-étudié et le sujet-étudiant, la spécificité de l'objet géographique : « ... le géographe peut concevoir (l'objet géographique) *distinctement comme la perception d'une production d'espacements indépendants de lui*. L'objet dont il s'agit ne peut donc être qu'un *ensemble génétique spécifique* (qu'on ne peut pas ramener à un autre ensemble génétique déjà connu, donc à une autre science) *élémentaire* dont découle cette "suite continue de faits et d'opérations" qui définit un processus » (p. 222, italiques dans le texte). Est-ce bien parce que le processus de production d'espacements est indépendant du chercheur qu'on peut déduire qu'il s'agit d'un objet spécifique ? Pour ma part, je retiens du très riche et très stimulant chapitre de Reymond qu'il y a en effet une « géographie clandestine » où abondent les processus contre-intuitifs. Et qu'il y a par conséquent place pour un domaine de recherche qui porte sur les formes géométriques de l'espace géographique, et surtout sur les multiples façons dont ces formes s'engendrent les unes les autres. Certains accusent déjà de déterminisme spatial, par analogie au déterminisme environnemental, les praticiens de l'analyse spatiale. Mais comment maintenir cette accusation si l'intention est d'identifier les contraintes spatiales dans le but de s'en libérer ? Et la conclusion de Reymond est assez claire là-dessus.

En somme, un livre « à méditer » (dirait Reymond) qui, de George à Isnard à Racine à Reymond, montre que la géographie française devient de moins en moins sûre d'elle-même, moins prête à nous dire, en surface, ce qu'elle est ; mais davantage portée à creuser, en profondeur, des questions qui n'ont pas de réponses toutes faites.

Paul VILLENEUVE
Département de géographie
Université Laval